



Le feuillet de la séance

Ken Loach a des cousins en Uruguay : ils ont posé leur caméra à Melo, tout près de la frontière avec le Brésil que, chaque jour, des petits trafiquants inoffensifs traversent à vélo - en rêvant d'avoir une moto ! Beto est de ceux-là, pédalant sans relâche, moustache au vent, pour le compte d'un commerçant local, à qui il rapporte du pays voisin, plus prospère, toutes sortes de denrées de base. L'annonce du voyage du pape - Jean-Paul II sillonna effectivement la région en 1988 - secoue la petite communauté, qui parie sur l'afflux de riches pèlerins brésiliens. Chacun s'affaire à préparer des stands de chorizos et autres empañadas, ce qui donne à Beto une autre idée : bâtir dans son jardin des toilettes payantes pour croyants repus. Reste à financer l'installation du (saint) siège...

Les comédiens sont amateurs, le style quasi documentaire, et pourtant les deux cinéastes (le second est le chef op attiré de Fernando Meirelles, nommé à l'oscar pour l'image de *La Cité de Dieu*, et il adopte ici une tout autre esthétique) mitonnent une mini-comédie locale pleine de verve. Son charme doit beaucoup à la maladresse du personnage principal, loser sympathique assez vite dépassé par les événements, et à la peinture pittoresque de la communauté qui l'entoure - piliers de bistrot, douanier ripou et jeune fille qui rêve d'un ailleurs. Les embûches vont se multiplier sur la route de la petite entreprise d'aisance (porter des chiottes à dos de vélo, bonjour la galère...), mais le film suggère avec empathie que l'endurance est la qualité nécessaire aux gens de peu. Le pape ne fait que passer, eux resteront...

Télérama, Samuel Douhaire



Synopsis :

1988, à Melo. Cette petite ville uruguayenne à la frontière brésilienne, qui survit essentiellement de la contrebande, attend fébrilement la visite du pape Jean-Paul II. Beto, notre héros, pense avoir trouvé la meilleure source de revenus, des toilettes publiques où les nombreux pèlerins attendus pourront venir se soulager. Mais avant de pouvoir construire ses toilettes, et malgré l'hostilité de sa famille, Beto va devoir multiplier les allers-retours de plus en plus risqués à la frontière, sur son vieux vélo, pour passer des produits de contrebande...



Infos sur le film

Genre : Drame

Origine : Franco-uruguayo-brésilien

Réalisateur : César Charlone, Enrique Fernandes

Musique : Gabriel Casacuberta et Luciano Supervielle

Acteurs / rôles:

César Troncoso : Beto.

Virginia Méndez : Carmen.

Mario Silva : Valvulina.

Virginia Ruiz : Silvia.

Nelson Lence : Meleyo.

Henry De Leon : Nacente.

Jose Arce : Tica.

Rosario Dos Santos : Teresa.

Durée : 97 mn.

Grand succès populaire du cinéma uruguayen, Les Toilettes du pape est une œuvre hybride, à la fois chronique sociale et comédie décalée. En dépit d'une volonté un peu trop manifeste – et un poil exotique – de rendre justice aux pauvres, victimes obligées du système, le film sait s'affranchir d'un certain pathos.

Critikat.com

Interview ...

Comme au cinéma.com

La genèse de l'œuvre

Enrique Fernandez : " A l'époque, je devais avoir à peu près 10 ans. Beto était le genre de voisin à débarquer tous les matins, juste pour dire bonjour. Sa chemise dégoulinait sur son pantalon et ses maigres jambes faisaient penser à des cure-dents quand il enfourchait son vélo complètement déglingué. Beto vivait avec sa belle-mère, doña Leocadia, une vieille dévote qui s'était prise d'amitié pour ma mère.

Pour lui prouver son affection, elle lui avait même offert, un jour, le vieux dentier dont elle n'avait plus l'usage. Deux jours plus tard, ma mère se confondait en excuses et lui rendait ses dents. Elle m'avoua plus tard qu'elle les avait essayées, mais qu'elles ne lui allaient pas. Pendant 36 ans, mon père – mort en 1964 – a écrit des paroles de chansons pour un orchestre de carnaval. C'est ainsi que je suis devenu familier avec cette faune de personnages. Ils ont habité mon enfance comme ils habitent aujourd'hui le film. Je connais leurs joies et leurs peines. En fait, je continue d'entretenir des relations avec eux quand je retourne dans mon village. Je les connais bien et je les aime.

Cesar Charlone : " En tant qu'Uruguayen vivant au Brésil, la plupart des sujets qui me viennent à l'esprit sont liés à mon pays. Le premier documentaire que j'ai réalisé et produit en 1978 était un tout petit budget tourné en Uruguay, Brésil, Argentine et Chili. Après 10 ans à tourner des pubs, des clips et des séries, je dois avouer que l'idée de réaliser un long-métrage me trottait dans la tête. J'avais quelques projets qui étaient tous liés à mon pays natal, mais ce n'était pas facile de trouver de l'argent pour les financer au Brésil. Quand Elena Roux, la productrice, et Enrique m'ont contacté, je me suis dit que c'était l'occasion.



Quand j'ai reçu le scénario, j'y ai vu non seulement une belle histoire avec des personnages attachants, mais la possibilité de réaliser mon vieux rêve, travailler dans mon pays avec une histoire uruguayenne. Pour moi, Melo a une saveur spéciale : c'est une ville uruguayenne vivant sous influence brésilienne. Presque tous les habitants de Melo parlent portugais, regardent la télé brésilienne et achètent des produits brésiliens. Je me suis tout de suite senti à la maison. "

Un travail à quatre mains

Cesar : Nous avons beaucoup travaillé avant le tournage, fait ensemble les dernières révisions du scénario, les repérages... J'adorais l'histoire d'Enrique et je voulais la rendre la plus cinématographique possible. J'ai fait un découpage très détaillé que nous avons revu ensemble et que nous avons transmis à l'équipe. Ainsi, lors du tournage, tout le monde savait que faire et pourquoi. Le tournage a été simple et agréable. De plus, Fernando Meirelles, le réalisateur de "La Cité de Dieu", avec qui je travaillais, a été enthousiasmé par le projet et est entré en coproduction avec notre société O2 Filmes au Brésil.

Enrique : Nous avons fait un plan de tournage très précis et avons beaucoup répété avant de tourner. Nous avons eu de longues discussions à propos des personnages, des situations, des enjeux du film, et de la manière de les rendre à l'écran. Le tournage a été facile et agréable. Sur le plateau, nous sommes restés très proches pour la direction des acteurs. Cesar prenait soin de tout ce qui était lié à l'aspect visuel, pendant que je m'assurais que nous restions fidèles à notre scénario.

Un casting original

Enrique : Notre casting est composé d'acteurs professionnels et non professionnels. Les professionnels sont Cesar Troncoso (Beto), Virginia Mendez (Carmen, la mère) et Nelson Lence (Meleyo, le douanier volant). Puis viennent Hugo Blandamuro (le barman) et Carlos Lissardy (Ches le fou). Tous les autres sont des habitants de Melo. Ils ont tous répété pendant quelques semaines afin de leur donner l'assurance, la souplesse et la concentration nécessaires à affronter la caméra. Nous avons des acteurs avec une grande expérience, des non-professionnels qui se sont révélés de vrais acteurs, et des gens qui ont fait les acteurs mais qui n'avaient jamais vu de caméra... C'était merveilleux de voir les scènes où tous ces acteurs jouaient ensemble et qu'il était impossible de distinguer le non-professionnel de l'acteur expérimenté.



Suite de l'interview ...

Cesar : Cesar Troncoso et Virginia Mendes, qui sont des acteurs uruguayens reconnus, avaient déjà été pressentis par Enrique. Mais avoir un tel casting et les “mélanger” avec des non-professionnels ne paraissait, a priori, pas aisé. De plus, ils viennent principalement du théâtre. J’avais travaillé deux fois avec Chris Duurvoort, le répétiteur. Il est capable d’homogénéiser n’importe quel casting. Il s’est rendu plusieurs fois à Melo avant le tournage et a travaillé avec eux sur la construction de leur personnage et sur des détails tels que “comment avoir l’air d’un cycliste aguerri”. En voyant Beto et Valvulina ou Carmen et Silvia jouer ensemble, on a du mal à distinguer le professionnel.



Epilogue

Cesar : Ce que j’aime dans “Les Toilettes du pape” ce sont les différentes dimensions de l’histoire. Il y a la dimension sociale, très sud-américaine. Le fait que nos “héros” soient des contrebandiers et que nos “mauvais garçons” soient l’autorité, le pouvoir. Les codes moraux et sociaux sont assez différents de ce que l’on voit habituellement. C’est une histoire qui parle de la nécessité d’avoir un rêve, d’espérer mieux. Mais nous avons également notre “histoire d’amour”, la vraie histoire d’amour, mais c’est une histoire silencieuse, quasiment cachée. Celle d’un père qui veut être aimé, accepté et même admiré par sa fille.



Enrique : L’histoire se termine par un rêve qui se brise, mais pas par la mort de l’espoir. Et c’est ainsi car la lutte quotidienne de Beto, comme probablement celle de tous les pauvres dans le monde, est une tâche qui s’entrepren jour après jour avec conviction et courage. Comme partout ailleurs sur terre, un jour, la culture et les traditions des habitants de Melo n’existeront plus. Ils changeront ou disparaîtront. Nous avons voulu dresser leurs portraits avant ce jour.



Le cinéma uruguayen

En Uruguay, depuis les débuts du cinéma, on compte un peu plus de 50 longs métrages de fiction. Le premier d’entre eux semble difficile à identifier de façon sûre. Il pourrait s’agir de *Pervanche* de León Ibáñez Saavedra (grand-oncle de l’ancien président uruguayen Jorge Batlle Ibáñez), mais ce film de 1919 a été détruit par le mari jaloux de l’actrice principale. Auparavant quelques documentaires avaient été tournés, notamment par le cinéaste d’origine catalane, Félix Oliver.

De fait, *Almas de la costa* (1923) est souvent considéré comme “le premier film uruguayen”, mais par la suite plusieurs autres films seront désignés ainsi, comme si le monde redécouvrait à chaque fois le cinéma uruguayen.

Une école de cinéma est créée en 1994.

Les années 2000 ont été particulièrement fastes, avec *25 Watts*, *Whisky* et *Les toilettes du pape*, qui remportent une série de récompenses dans les festivals internationaux.

Actuellement on tourne environ cinq longs métrages par an dans le pays.

Biographie César Charlone

Responsable des photographies pour le thriller 'Man on fire' en 2004, César Charlone ne quittera pas cette activité professionnelle avant l'année 2007. Il est d'ailleurs connu pour être directeur de la photographie sur de nombreuses réalisations dirigées par des peintures tels que Tony Scott. Directeur de la photographie en 2005 sur le plateau de 'The Constant Gardener', réalisé par Fernando Meirelles et adapté du roman de John Le Carré, il jouit de ce même statut sur le tournage du documentaire 'Pierre Verger, messenger entre deux mondes' la même année. Après 'La Cité de Dieu', il quitte la photographie pour l'écriture de scénarios de séries télévisuelles telle que 'La Cité des hommes'. Après avoir vogué de cité en cité, il est amené à écrire le scénario du film 'Les Toilettes du Pape' et participe à sa réalisation avec Enrique Fernandes. Ce film est présenté au Festival de Cannes 2007, dans la sélection Un Certain Regard.



Biographie Enrique Fernandes

Enrique Fernandes possède une audace particulière... A ce sujet, rien n'est plus évocateur que le titre qu'il a choisi pour son long métrage... 'Les Toilettes du pape'. Ce drame qu'il réalise avec l'aide de Cesar Charlone, est présenté au Festival de Cannes 2007 dans la Sélection Un certain regard. Enrique Fernandes choisit pour son premier long métrage un thème anecdotique traité de façon grave. 'Les Toilettes du Pape' raconte la venue du Pape Jean Paul II en Uruguay en 1988 qui bouleverse le quotidien de Beto, petit contrebandier qui profitera de cette occasion pour louer les toilettes de ses maison...



Critiques:

Le Monde du 18.03.2008, par Thomas Sotinel

Avant d'expliquer le titre, il faut parler de l'espace dans lequel surgit cet édicule pontifical. C'est lui qu'on découvre en premier : une région un peu informe, collines basses, prairies à vaches et routes mal entretenues, sous un ciel immense. On est à la frontière entre trois pays, l'Uruguay, l'Argentine et le Brésil. Et cette région perdue est sillonnée par des cyclistes. La caméra suit un groupe qui pédale comme des dératés. Ils sont uruguayens de nationalité, contrebandiers de métier. Pas de la grosse contrebande, juste ce qui peut tenir sur le porte-bagages d'une bicyclette : des pains de savon, des boîtes d'allumettes.

Ils suivent les routes et ne les quittent qu'à l'approche d'un poste-frontière. Le peloton que suit la caméra vient de Melo, un village uruguayen. Au centre, il y a Beto (César Troncoso), un moustachu sympathique dont l'intelligence n'est pas tout à fait à la hauteur des ambitions.

La première partie de ce film à la construction très classique est consacrée à la chronique de la vie des contrebandiers, à leur perpétuelle partie de cache-cache avec le douanier volant, un homme corrompu qui vient jusque dans ce village reculé incarner la déchéance de l'Etat. Mais aussi aux beuveries chaleureuses dans le troquet de Melo et aux efforts de Carmen (Virginia Mendez), la femme de Melo, pour maintenir la famille à flot.

Le film se passe en 1988, au moment où Jean Paul II visite la région. Les médias (en l'occurrence une calamiteuse télévision locale) apprennent aux citoyens de Melo que le souverain pontife célébrera chez eux une messe en plein air. Pour sortir de leur misère, les habitants de Melo se lancent à corps (et à fonds) perdu dans l'achat de vivres et de boissons destinés aux dizaines de milliers de fidèles qu'on leur annonce. Beto, lui, joue la carte du développement durable et décide de construire un cabinet d'aisances.

DEUXIÈME VOIX

La situation a de quoi nourrir la satire, et les cinéastes (César Charlone a aussi signé la photographie, Enrique Fernandez, natif de Melo, a écrit le scénario) exploitent habilement cette veine. *Les Toilettes du pape* est un film cruel, mais cette dureté tient à sa seule lucidité. La naïveté des habitants, le matraquage des médias, la corruption et la brutalité des détenteurs de l'autorité, douaniers ou militaires, fournissent tous les ingrédients nécessaires à la confection d'un désastre qui tourne en ridicule aussi bien le héros (quasi invisible) de la journée que ses adorateurs.

Cette vigoureuse moquerie, qui vire parfois à la colère, a pour objet la pauvreté et non les pauvres. On y trouve aussi la violente mélancolie qui irriguait les films d'un autre duo uruguayen, Juan Pablo Rebella et Pablo Stoll, *25 Watts* et *Whisky*. Le film y adjoint une deuxième voix, plus douce, qui s'attache aux personnages et à leur pays. Beto, sa famille et ses collègues existent de plein droit, bien au-delà des conditions dérisoires de leur existence quotidienne. Il est d'ailleurs impossible de distinguer comédiens professionnels (le héros et son épouse) des amateurs recrutés sur place. Et ce pays cruel pour ses habitants prend, devant l'objectif de Charlone, une grandeur imprévue.